

Foire et dérision : *modus vivendi* troublant pour quatre personnages au bord du gouffre

HA ha !...

Mélissa Comtois

Number 110 (1), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25593ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Comtois, M. (2004). Review of [Foire et dérision : *modus vivendi* troublant pour quatre personnages au bord du gouffre : *HA ha !...*]. *Jeu*, (110), 43–48.

Foire et dérision : *modus vivendi* troublant pour quatre personnages au bord du gouffre

Les dernières années ont fait la part belle à l'œuvre dramatique de Ducharme. En effet, en moins de quatre ans, nous avons vu défiler sur les scènes québécoises *Ines Pérée et Inat Tendu*, *À quelle heure on meurt?*, *le Cid maghané*, *l'Hiver de force* et maintenant *HA ha!...* Si certaines de ces productions ont connu une réception mitigée, aucune n'a laissé le public et la critique indifférents puisque porter un texte de Ducharme à la scène constitue toujours un événement. Considérée par Ronfard comme « l'une des grandes œuvres de la dramaturgie contemporaine¹ » et par Gilles Marcotte comme le « texte le plus terrifiant jamais écrit au Québec² », *HA ha!...* n'a pourtant été mise en scène que deux fois³. Le travail de Frédéric Dubois, jeune metteur en scène qui ajoute cette année le Trident à sa feuille de route déjà longue, jette un troisième regard sur cette œuvre d'une lucidité âpre et corrosive.

Texte percutant tant dans son discours nourri au vitriol du désespoir, dans sa langue faite de râpures, de scories et de bégaiements que dans sa fascinante (mais terrible) mécanique du théâtre dans le théâtre, *HA ha!...* représente un défi de taille pour qui veut la mettre en scène, tant par les embûches liées à la diction que par le piège d'un

HA ha!...

TEXTE DE RÉJEAN DUCHARME. MISE EN SCÈNE :
FRÉDÉRIC DUBOIS, ASSISTÉ DE JEAN BÉLANGER ;
DÉCOR : MICHEL GAUTHIER ; COSTUMES : YASMINA
GIGUÈRE ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE :
PASCALE ROBITAILLE ; MAQUILLAGE : ÉLÈNE PEARSON.
AVEC YVES AMYOT (BERNARD), LORRAINE CÔTÉ
(SOPHIE), MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE (MIMI)
ET REYNALD ROBINSON (ROGER). PRODUCTION
DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE DU
16 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2003.

1. Jean-Pierre Ronfard, « Préface », dans Réjean Ducharme, *HA ha!...*, Saint-Laurent, Éditions Lacombe, 1982, p. 7.

2. Gilles Marcotte, « Le texte le plus terrifiant jamais écrit au Québec », *L'actualité*, vol. 8, n° 4, avril 1983, p. 118.

3. Créée par Jean-Pierre Ronfard au Théâtre du Nouveau Monde en 1978, la pièce a suscité de vives critiques, qui allaient même jusqu'à soutenir qu'elle constituait la pire pièce de Ducharme. Si la publication du texte chez Lacombe en 1982 avait permis de voir le texte d'un œil nouveau, c'est la mise en scène de Lorraine Pintal en 1990, toujours au TNM, qui a résolument inscrit cette pièce au répertoire québécois.

jeu paroxystique. « Pièce comique pas si drôle que ça⁴ », *HA ha!*... commande un jeu tout en nuances, l'humour vif et incisif devant être placé au service du tragique pour souligner la profondeur de l'incommunicabilité et la cruauté des rapports humains. À l'aise dans ce répertoire de l'absurde⁵, Dubois a signé un spectacle doté d'une vision personnelle mais respectueuse des indications didascaliques, qui prend toute son amplitude dans le contraste entre la présence énergique de personnages excessifs et la sobriété du décor conçu par Michel Gauthier.

Contrairement à *Ines Pérée et Inat Tendu*, toujours accrochée au monde de l'enfance et à un univers plutôt onirique, *HA ha!*..., qui appartient à la deuxième période de l'écriture ducharmienne entamée avec *l'Hiver de force*, s'ancre dans la réalité d'adultes marginalisés, écorchés et « écorchants », qui forment une microsociété malade au bord de l'effritement. Squattant un appartement du « bloc » de leurs amis Bernard (Yves Amyot) et Mimi (Marie-Christine Lavallée) menacés par une faillite imminente, Roger (Reynald Robinson) et Sophie (Lorraine Côté), couple déréglé s'il en est, entretiennent une relation chancelante et cruelle dont les effets néfastes érodent la quiétude du couple Bernard-Mimi.

Sophie souhaite se défaire de Roger, qu'elle a pris pour le « phone » « comme [elle en a] pris bien d'autres⁶ », parce qu'il commence à l'effrayer avec ses idées de « Foire ». Déchaînée dans la première scène, criant, hurlant et se roulant par terre sous les ordres de Roger mollement assis dans son *lazy-boy*, elle bout d'une énergie qui contraste avec l'apathie de son compagnon. L'ambiguïté de leur relation prend racine dans cette opposition trompeuse qui se veut le ferment d'une lutte de pouvoir qu'ils mèneront contre Bernard et Mimi. La présence de ces derniers, qui se limite dans la première partie (surtout pour Mimi) à des appels téléphoniques, présentés sur scène par l'utilisation dynamique et ingénieuse des armoires de la cuisine (l'ouverture d'une porte d'armoire laissant apparaître l'interlocuteur), devient plus active dans la deuxième partie de la pièce lorsqu'ils viennent « piauler » chez Roger et Sophie après avoir vendu leur maison et mis leur garage en « trust ». Initiés à la foire dès leur entrée, ils se soumettent aveuglément au nouveau *modus vivendi* qui s'impose à eux. Nettement établis dès le départ, les rapports de force s'accroissent lorsque les squattés exploités, poussés par une situation économique précaire, deviennent les squattés prisonniers et cibles d'une horripilante logique de destruction.

Dès les premières paroles, la voix lente et rocailleuse de Roger et la joie délirante de Sophie annoncent l'atmosphère malsaine qui règne dans l'appartement. La cruauté, le délire et les sarcasmes deviennent les seuls modes de communication dans cet univers apocalyptique qui fait du jeu sous toutes ses formes, surtout les plus cruelles, le moteur d'un malaise constant. Investis d'une mission de contamination explicite, Sophie et Roger s'allient respectivement à Bernard et à Mimi dans l'objectif d'atteindre, grâce à chaque parcelle de « phone » détournée en malaise, une étape supplémentaire

4. Mot du metteur en scène dans le programme, p. 3.

5. Ses mises en scène de Queneau, Ionesco, Ducharme (et bientôt de Jarry) ont fait la preuve que les univers absurdes sont le créneau de Dubois.

6. Réjean Ducharme, *op. cit.*, p. 23.



HA ha!... de Réjean

Ducharme mis en scène
par Frédéric Dubois
(Théâtre du Trident, 2003).

Sur la photo : Marie-
Christine Lavallée (Mimi),
Lorraine Côté (Sophie),
Yves Amyot (Bernard) et
Reynald Robinson (Roger).
Photo : Louise Leblanc.

vers la foire totale. Sous l'égide du « Maître » (Roger), la « foireuse bande » met en place des jeux de rôles, furieuse entreprise de domination et de déconstruction de soi et des autres qui, sous leur apparence anodine, se révèlent destructeurs, enfonçant Bernard dans un alcoolisme qui le rendra presque aveugle et effrayant Mimi au point où, poussée à bout par les supercheries et la méchanceté ambiante, elle quittera la scène en sautant à pieds joints dans le gouffre qui entoure celle-ci.

Disposée en oblique au centre de la scène, la cuisine dépouillée de l'appartement offre un espace réduit où explosent au grand jour la laideur et le désarroi des personnages en mal de mots et de douceur. D'une blancheur étouffante qui tranche avec les accessoires kitsch des maîtres, l'appartement n'occupe qu'une petite partie de l'espace scénique disponible et le contraste engendré par la noirceur environnante rappelle l'idée de huis clos souvent évoquée pour traduire l'atmosphère contraignante et anxiogène de *HA ha!...* L'opposition blanc/noir cisèle des frontières nettes évoquant deux mondes (intérieur et extérieur) impossibles à concilier. Certes, les personnages peuvent sortir en empruntant la passerelle obscure peu engageante, presque dédaignée, qui ceinture la cuisine par l'arrière, mais ce long corridor bordé de chaussures où les voix résonnent longtemps ne fait qu'éloigner davantage l'appartement du reste du monde. La cuisine s'ouvre ainsi sur un extérieur noir et néantisé pour mieux se refermer sur la médiocrité des personnages qui l'occupent. En guise de portes, des vêtements suspendus, alignés comme dans une penderie, marquent l'entrée des chambres et indiquent une frontière nette entre les lieux de l'intime et le territoire commun.



HA ha !... (Théâtre du Trident, 2003). Sur la photo : Yves Amyot (Bernard), Marie-Christine Lavallée (Mimi) et Reynald Robison (Roger). Photo : Louise Leblanc.

Dans la deuxième partie, les photographies démesurées en noir et blanc des deux filles de Roger seront affichées sur le mur de la cuisine. À partir de ce moment, le regard pointé en direction des personnages, elles président au jeu.

Au cours de la pièce, vêtements sales, bouteilles de vodka vides et « boulettes de journaux » s'accumuleront sur le plancher blanc de la cuisine comme autant de signes de désespoir. Bordée de chaque côté par d'immenses trous où disparaîtront une multitude de déchets (...et Mimi!), la cuisine ressemble à un radeau de fortune où chaque faux pas risque de précipiter les personnages dans le néant. Pour marquer davantage la fragilité de leur situation, les personnages se joueront de cette limite, comme de toutes les autres, en s'assoyant sur le bord de la scène pour montrer leur pleine insouciance face au danger qui les guette puisque, après tout, cela n'est qu'un jeu... Bernard « vasouille » et « pendouille » sur le bord du précipice, y laisse parfois pendre la moitié de son corps pour rendre ses excès de vodka alors que Roger ne craint pas ces abysses d'où il émerge au début de la pièce et où il désire retourner en entraînant les autres avec lui.

Loi du « grand appartement agressivement confortable [...] d'une laideur ultra-moderne⁷ », l'espace restreint de la cuisine, presque aussi vide que les personnages eux-mêmes, respire la maladie et une pauvreté qui va au-delà d'une situation financière

7. *Ibid.*, 4^e de couverture.

précaire. Avec ses armoires tapissées de « déchirures » de journaux reflétant le trop-plein d'une réalité ahurissante et absurde qui contamine l'existence⁸, le vieux fauteuil *lazy-boy* de Roger qui laisse transpirer par son vert défraîchi toute la mollesse de son maître, et la table et les chaises chromées style *fifties*, la cuisine sans luxe de ce petit appartement n'est pas « meubl[e] comme chez le Père du Meuble », tel que le proposait l'auteur, et échappe par là à l'extravagance souvent associée à l'univers du charmien. Dans cette même veine, les lumières clignotant autour du cendrier de Roger passent inaperçues, et la sirène et le gyrophare que l'on oublie rapidement deviennent superflus. En effet, la scénographie, loin de plonger dans le clinquant, semble plutôt se cantonner dans une simplicité désarmante. C'est à travers les personnages, particulièrement celui de Sophie, qu'apparaîtra tout le kitsch du texte, qui n'a plus rien à voir avec le mauvais goût bourgeois, mais se fait plutôt le reflet d'une pauvreté affective alimentée par le désabusement face à une réalité futile et contaminante. La froideur de la cuisine laisse ainsi reposer tout le sens et le dynamisme de la représentation sur la netteté, la profondeur et l'extravagance des personnages.

Deuxième peau lourde de sens, les vêtements inscrivent sur eux les signes de leur décadence. Dans ses accoutrements dignes du « Cheval Bar » et de la « grand-race des putains », Sophie, tignasse rousse abondante, démarche vulgaire, petit chandail mou-lant turquoise, minijupe et bottes de cow-boy, s'impose comme l'incarnation du « phone » et de la débauche. Le diable au corps, elle déverse son affection infectieuse sur tout le monde, embrassant et tripotant tour à tour Bernard, Roger et Mimi. Elle déborde d'énergie de toutes parts, se trémoussant sur la musique de *Ti-bidon* de Pagliaro et du *jingle* publicitaire de Saint-Hubert BBQ. En pleine maîtrise de ses moyens, Lorraine Côté laisse apparaître une Sophie manipulatrice et séductrice à souhait, sûre d'elle-même, qui se partage visiblement le pouvoir avec Roger avec un plaisir orgasmique. Par contraste, Mimi aseptisée, effacée et larmoyante, rivalise de blancheur avec la cuisine. Protégée de la tête aux pieds par des gants et un chapeau, elle porte des vêtements pâles provenant d'une autre époque (d'abord un pardessus beige, un pyjama des Yankees, puis une robe lilas). Tout comme l'oiseau solitaire de saint Jean de la Croix auquel la compare Roger, elle ne possède pas « de couleur définie⁹ », sans toutefois réussir à passer inaperçue comme elle le souhaiterait. Avec son teint d'albâtre, sa voix d'une extrême douceur et son corps mince et élancé, Marie-Christine Lavallée trahit la faiblesse et la fragilité du personnage, lui donnant l'air d'une plante qui s'étiolle. Incapable de contrer les assauts dont elle est la cible, la malheureuse « gogoune » se laisse prendre à tous les jeux et s'émiette. Participant à la plupart des projets de Frédéric Dubois, la comédienne maîtrise bien l'univers absurde de Ducharme et parvient à traduire avec justesse la sensation de cauchemar dans laquelle bascule Mimi.

Avec sa voix rauque et caverneuse, ses gestes lents et terrifiants, Reynald Robinson incarne un Roger mou et fou à souhait, qui fait vibrer la scène sous ses assauts de

8. Le discours de Roger est particulièrement empreint de résidus d'actualité. Ces références à la réalité, même si elles ont perdu un peu de leur effet avec l'éloignement des événements, contribuent à accentuer la lucidité de son discours.

9. Réjean Ducharme, *op. cit.*, p. 87.

bête fauve. Mû par un mélange d'agitation et de paresse qui caractérise les animaux en cage, Robinson montre un Roger en pleine tempête qui tente de faire crouler tout le monde sous sa menace. Purulant de machinations méchantes mais sans ambition, jouant de lui-même et des autres pour le plaisir de blesser et de dominer, Roger, enroulé dans son peignoir moiré et dans ses échos de poésie nauséabonde, « pantoufle » parfaitement comme un sans-travail, fier de se rapprocher du fond. Sa paresse l'unit si étroitement à son *lazy-boy* que les autres n'auront qu'à pointer en direction de ce dernier pour désigner Roger. Méprisant ses « intermissionnaires » déjà conscrits à sa « nouvelle culture » de sa voix traînante et rocailleuse qui englut la scène, il fera de Mimi la pâte à modeler de tous ses délires en lui faisant *acter* ses « bedits discours ». En proie à toutes les combines de Roger, livrée en pâture à toutes ces hyènes déchaînées et immorales qui jouent à la foire, Mimi suffoque littéralement dans cette atmosphère de malaise constant. La scène finale, *surprise party* en l'honneur de Lucie, ex-femme de Roger, se change en fête sacrificielle sur fond d'éclairage rouge où Mimi, hystérique, perd le contrôle d'elle-même. Tous dévoilent leur jeu et lèvent le voile sur l'échafaudage de la mise en scène. Roger et Sophie, à couteaux tirés pendant toute la pièce, s'embrassent et gloussent, satisfaits devant leur œuvre. Sous les traits d'un Bernard en pleine descente aux enfers, Yves Amyot apparaît dans cette scène comme le roi des ratés. Passant du veston de propriétaire à la camisole blanche du chômeur, Bernard, seule référence de Mimi qui tentait de le sauver de la déchéance, revêt ici la robe de chambre de Roger et, ligué aux deux autres, s'esclaffe devant la médiocre performance de Mimi. Après avoir presque perdu la vue et le sens de l'équilibre, il se tient sur ses jambes, mais porte un collet orthopédique affichant par là les séquelles de son douloureux séjour chez Roger et Sophie. Toujours aussi insouciant, il rit devant le malheur de Mimi, ne constatant pas l'isolement dans lequel il plonge. Devant incarner un personnage qui pourrait à plusieurs moments paraître plus drôle que profond, Yves Amyot traduit efficacement la dégringolade de Bernard, dont la naïveté (pas toujours si naïve) révèle une sensibilité complexe.

À l'ère de la télé-réalité [...], nous sommes à même de jeter un regard nouveau et inquiet sur cette pièce de Ducharme et d'être doublement effrayés par toute la laideur que nous y voyons.

Le jeu des comédiens rend avec justesse un univers ducharmien où se mêlent avec minutie les rêves des premières œuvres et la déliquescence du sombre univers adulte. Les spectateurs sont entraînés dans une nef des fous démentielle où les rires, toujours jaunes, prouvent bien la force du langage et l'impossibilité de discerner le vrai du faux. À l'ère de la télé-réalité où l'auditoire se saoule des manigances et des tractations de personnes réelles transformées en personnages, et où la réalité est transformée en un jeu cruel d'élimination au cours duquel supercheries et mises en scène de toutes sortes permettent aux « concurrents » de tisser des alliances entre eux, nous sommes à même de jeter un regard nouveau et inquiet sur cette pièce de Ducharme et d'être doublement effrayés par toute la laideur que nous y voyons. Transformer le quotidien au point de n'y voir qu'un jeu, de se voir soi-même en tout lieu comme un personnage, comporte des risques qui ne sont jamais calculés. Après Mimi qui quitte la scène pour échapper aux supplices qu'elle subit, le spectateur peut se demander jusqu'où mèneront ces jeux et, surtout, qui sera le prochain candidat à se faire éliminer. **J**